

Résister aux discriminations vécues et aux marginalisations subies en se regroupant : l'exemple des footballeurs "originaires de Turquie" en Alsace (France)

Pierre Weiss

Equipe de recherche en sciences sociales du sport

Université de Strasbourg (France)

Résumé: L'objet de cet article est de montrer, à partir d'une enquête socio-ethnographique dans un club de football alsacien majoritairement fréquenté par des sportifs et des dirigeants "originaires de Turquie", que la résistance face aux discriminations vécues et aux marginalisations subies dans l'espace sportif semble passer, pour ces populations, par le regroupement associatif. Le sentiment d'exclusion se reversant à l'actif du "charisme collectif" (Elias & Scotson, 1997) des membres de l'association, il se dégage un "esprit club" faisant très largement référence à leur pays d'origine. Notre analyse compréhensive des discours des « acteurs » de l'association révèle finalement que l'"appartenance ethnique" de ces derniers a d'autant plus de chances d'être revendiquée qu'elle est reconnue en tant que telle et stigmatisée par des membres de la société d'installation.

Mots-clés: football, immigration, discriminations, marginalisations, résistance.

Resumo: O objetivo deste artigo é mostrar através de pesquisa socioetnográfica realizada em um clube de futebol Alsaciano, frequentado em sua maioria por esportistas e dirigentes "originários da Turquia", que a resistência contra as discriminações e marginalizações vividas por esta população no âmbito esportivo, parece concretizar-se através do agrupamento associativo. O sentimento de exclusão favorece o chamado "carisma coletivo" (Elias & Scotson, 1997) dos membros da Associação. Deste modo, um certo "espírito de clube" surge como elemento de identificação ligando-os ao seu país de origem. A nossa análise compreensiva, feita a partir das entrevistas realizadas com os "atores" da Associação, demonstra que estes têm a mesma "percepção étnica" entre si, permitindo que os mesmos a reivindique ainda mais pelo fato da sociedade de instalação reconhecê-la e estigmatizá-la prioritariamente.

Palavras-chave: futebol, imigração, discriminações, marginalizações, resistência.

Introduction

Pendant plusieurs mois, un club de football alsacien regroupant très majoritairement des sportifs et dirigeants "originaires de Turquie"¹ a été étudié à partir d'une méthodologie qualitative et ethnographique, dans le cadre d'une "sociologie compréhensive"² (SCHNAPPER, 2005). Implanté à proximité de la frontière allemande, dans la petite ville de Bischwiller, nous l'avons sélectionné à partir d'un croisement de trois critères : la référence à

la Turquie dans l'acte constitutif et dans le mode de fonctionnement de l'association³, une localité présentant une forte densité de personnes issues de l'immigration turque⁴ et la présence particulièrement importante de cette population au sein du club⁵.

Des entretiens semi-directifs avec un faisceau d'acteurs internes (licenciés, membres) et externes (partenaires, institutions) ont été réalisés à plusieurs reprises. Ces derniers avaient notamment pour but de décrire et d'analyser les effectifs et les caractéristiques des adhérents ; les rapports qu'ils entretiennent avec les autres clubs de la ville et du championnat, les collectivités locales et l'institution sportive ; leur avis sur la population turque d'Alsace, ou encore le regard qu'ils portent sur la question de l' "intégration par le sport ". En outre, afin d'atténuer les effets de certains manques liés à l'adoption d'un point de vue qui insiste sur la dimension subjective de l'action sociale, plusieurs observations participantes (Beaud, 1996) sont venues compléter les données ethnographiques recueillies au cours des différentes phases de l'enquête.

Dans une perspective ethnosociologique, notamment à la suite des réflexions sur les "logiques de l'exclusion " (ELIAS & SCOTSON, 1997), ainsi que des théories interactionnistes de l'étiquetage et de la stigmatisation (LE BRETON, 2004 ; GOFFMAN, 1975), les conduites dites discriminatoires et marginalisatrices sont définies comme des relations sociales inégalitaires fondées sur des préjugés, des stéréotypes et des marquages identitaires négativement perçus et ressentis en raison d'un attribut associé à un parcours migratoire ou une origine supposée. Les " établis " et les " outsiders " (ELIAS & SCOTSON, 1997) vont alors, chacun de leur côté, ériger des frontières symboliques, élaborer des représentations négatives et véhiculer des réputations dépréciées qui entraîneront à la fois des attitudes, des prises de position et des comportements sociaux produisant des discriminations et des marginalisations (VIEILLE-MARCHISET & COIGNET, 2010).

Dans cette contribution, la principale hypothèse que nous défendrons est la suivante : le “regroupement sportif” (GASPARINI & WEISS, 2008) des populations originaires de Turquie apparaît comme le résultat de processus de discriminations et de marginalisations, réelles ou symboliques, qui sont à l’œuvre dans l’espace “socio-sportif” local. Tout se passe comme si l’identité ethnique du club étudié, parce qu’elle existe comme identité négativement définie, devenait l’emblème nodal du groupe des stigmatisés et des minorisés et un facteur puissant d’affiliation à celui-ci (SAYAD, 1999). En soumettant cette hypothèse de recherche à l’épreuve du terrain, nous pensons pouvoir compléter, avantageusement, la somme des études reliant le sport et l’immigration, car, en la matière, les spécialistes ont nettement accordé leurs faveurs aux flux intra-européens et nord-africains (GASTAUT, 2003), tout comme ils se sont davantage intéressés aux compétiteurs de haut-niveau plutôt qu’aux sportifs amateurs (Gastaut, 2008). Il nous faut encore préciser que, par certains aspects tant théoriques que méthodologiques, cette recherche s’approche peu ou prou des travaux sociologiques qui portent sur les “dynamiques conflictuelles” au sein des clubs de football “ethniques” implantés en Allemagne (KLEIN & KOTHY, 1998 ; NECKEL & SOEFFNER, 2008).

De nombreuses recherches soulignent aujourd’hui avec force l’incidence des facteurs locaux sur le “phénomène migratoire turc” (GUILLOU, DE TAPIA & WADBLEED, 2007). Dans un premier temps, il apparaît donc nécessaire de reconstituer l’univers de sens qui prédispose le regard porté sur le club de football fréquenté majoritairement par des pratiquants et dirigeants originaires d’Anatolie. Et le moins que l’on puisse dire, c’est que Bischwiller représente un exemple éclairant de ce que nous proposons d’appeler une “petite Turquie”. Dans un second temps, après avoir “dialogué avec le passé”⁶ pour saisir les conditions historiques et sociales de production du “regroupement sportif”, nous essayerons de montrer qu’au sein de l’espace “socio-sportif” local, les footballeurs turcs sont régulièrement

renvoyés à leur “étrangeté”, ce qui renforce alors la solidarité interne du groupe des “stigmatisés”.

I – Bischwiller : la “petite Turquie” d’Alsace

Située dans le quart Nord-est de la région alsacienne, à environ 35 kilomètres de la métropole strasbourgeoise, la petite ville de Bischwiller, comptant près de 14 000 habitants, est tout à la fois une ancienne cité industrielle et un foyer important d’installation turque. Arrivée à partir de la fin des années 60 et recrutée dès le départ par les entreprises locales, cette communauté immigrée y représente 72 % de l’ensemble des étrangers et 13,3 % de la population globale ; c’est pourquoi elle porte les surnoms très péjoratifs de “Turcwiller” et “Bischtanbul” (Les Saisons d’Alsace, 2005). Au courant des années 60, Bischwiller a connu une première vague d’immigration d’origine urbaine, en provenance notamment d’Istanbul et d’Ankara, n’allant pas sans rappeler le modèle allemand de recrutement des “*Gastarbeiter*” en Turquie occidentale (SELIMANOVSKI, 1992). Puis, dès le début des années 70, ce sont plutôt de jeunes hommes originaires des zones rurales les plus pauvres du Centre et de l’Est du pays qui arrivèrent en nombre important ; la désintégration du monde agricole turc participant alors activement du processus (BASRI ELMAS, 1998). Ils venaient essentiellement pour travailler dans des secteurs à fort taux d’emploi “non qualifié”, à l’instar du bâtiment, de la métallurgie, ou encore du textile, et occupaient souvent les postes laissés vacants par d’autres immigrés, entre autres au sein d’entreprises sur le déclin en termes de machines-outils.

Après quarante années d’immigration, un constat s’impose : les Turcs cultivent leur visibilité. Ils sont notamment propriétaires de petites entreprises (35 au total en 2008), surtout dans les secteurs de l’alimentation générale, de la restauration, du commerce de proximité, du bâtiment et de la construction. Alternative à la pauvreté, au chômage et/ou moyen d’échapper

aux discriminations à l'embauche, la création d'entreprise permet aussi de réaliser un rêve, à savoir s'établir à son compte (PETEK-ŞALOM, 1998). Par exemple, arrivé à Bischwiller en 1972, en provenance d'un village proche de Nazili, Mustafa a occupé pendant 24 années un poste de tailleur au sein de l'entreprise textile Vestra. Après une longue période de chômage durant laquelle il a multiplié les voyages en Turquie, cet ancien délégué syndical de la Confédération Générale du Travail (CGT) a décidé, en 2003, à 42 ans, de rassembler toutes ses économies afin de racheter un café-bar situé dans le centre-ville. Actuellement gérant, il a donc créé son propre emploi et exploite ce commerce avec ses trois enfants nés en France.

Plus particulièrement dans le centre-ville, où la présence turque est très importante⁷, on retrouve nombre de commerces, allant des épiceries et des boucheries aux cafés-bars et aux bazars, en passant par les restaurants et les döners, qui permettent non seulement de préserver des goûts et des couleurs, mais également de conserver des modalités originelles de sociabilité extérieure (PETEK-ŞALOM, 1998). Cependant, avec cet "espace commercial", les Turcs offrent aussi les signes d'une réussite qui dérange. Ainsi, d'après Mustafa : " dès qu'un Turc achète une maison ou un commerce, il suscite de la jalousie chez les anciens qui ont des attaches au Front National. Ce n'est même pas du racisme, c'est vraiment de la jalousie, parce qu'ils ne réussissent pas et ils profitent uniquement du patrimoine parental, de l'héritage quoi ". Si l'existence d'une sorte de " quartier turc " alimente les discours mystificateurs sur l'invasion étrangère, slogan souvent répandu par les Alsaciens qui ont eux-mêmes vendu leur maison à des Turcs, elle met surtout au jour la teneur des relations entre un groupe qui se présente comme l'héritier naturel, légitime du patrimoine local (les " établis ") et un groupe qui, se rapprochant de plus en plus des standards sociaux et culturels, remet assez vigoureusement en question les termes de la domination tant sociale que symbolique (les " outsiders ").

II – Les conditions socio-historiques de production du regroupement sportif

Parmi les vingt-six associations sportives bischwilléroises, on dénombre actuellement trois clubs de football dont l'*Union Sportive Turque de Bischwiller* (USTB) majoritairement fréquentée par des sportifs et dirigeants issus de la “ communauté turque ” de la ville.

C'est en 1975 que des immigrés Turcs décidèrent de fonder une association : déclarée au consulat de Strasbourg, l'*Amicale des Travailleurs Turcs* représentait une structure d'entraide et d'”entre-soi ” répondant aux premiers besoins, à savoir rompre l'isolement et partager les moments de nostalgie. Rattachée aux unions de travailleurs dépendantes des partis de gauche, cette association était également née de la volonté d'organiser un lieu de culte et de préserver son identité. “ Au départ, c'était un peu pour réunir les membres de la communauté et aussi pour garder notre identité. C'était aussi la culture et l'identité ”, nous a ainsi confié l'un des premiers dirigeants. Après quelques mois de fonctionnement, les responsables de l'Amicale ont pris l'initiative de créer une section footballistique. L'ouverture de cette dernière au sein de l'association rencontra rapidement un écho favorable auprès de la jeune population turque masculine locale, car le football était non seulement une pratique très appréciée dans le pays de départ et le pays d'accueil, mais aussi une “ marchandise ” culturelle donnant l'opportunité aux outsiders de démontrer leurs qualités et de réinventer un savoir-faire largement reconnu dans la société qui les englobait.

La pratique d'un “ sport entre-soi ” à l'USTB a longtemps été considérée, tant par la Ligue de football que par la municipalité, comme une première étape vers l'intégration locale. En effet, au départ, ce club a d'abord servi à accueillir les Turcs “ passionnés ” de football qui avaient passé l'âge de la scolarité et ne parlaient pas le français ou l'alsacien⁸. Inséré au tissu social et associatif, il représentait non seulement une source d'identification (à côté de l'usine et du foyer pour travailleurs), mais aussi un moyen particulièrement efficace pour les hommes de se retrouver “ entre-soi ”, sans les femmes. Né en Turquie en 1952 et arrivé dans la région

alsacienne en 1970, Mehmet s'est, dès le début, engagé en faveur de l'USTB. Après avoir taquiné le cuir pendant deux années au *Football Club de Kurtzenhouse* (petit village de 900 habitants situé non loin de Bischwiller), où il était l'un des trois Turcs de l'effectif, il a signé en décembre 1975 à l'USTB. Pour attirer de nouveaux joueurs, les responsables du club mettaient alors en avant l'appartenance "communautaire" : "Le président est venu chez moi, à la maison, et m'a demandé si je voulais jouer avec l'équipe turque, du genre pour les Turcs. J'ai tout de suite dit oui, tout de suite ! J'ai laissé tomber une équipe de Promotion pour jouer avec une équipe de 4^{ème} division. Je voulais vraiment jouer pour les Turcs...". Ce réflexe, Mehmet n'est pas le seul à l'avoir eu, loin s'en faut, puisqu'à l'époque, ce sont un peu tous les jeunes footballeurs Turcs du coin qui ont pris une licence à l'USTB. "Il y avait 2 ou 3 joueurs de Strasbourg, un de Gamsheim, un de Soufflenheim, un de Roppenheim, ça ils ont cherché les dirigeants. C'était les Turcs de la région à l'époque (...)".

Fonctionnant jusqu'à la saison 2001-2002 sous l'égide de l'*Amicale des Travailleurs Turcs* de Bischwiller, l'USTB devait essentiellement permettre de rappeler et de faire vivre la culture du pays d'origine ou certains aspects de cette culture. Pour les dirigeants, ce qui était alors le plus important, au-delà de la pratique sportive, c'était la transmission d'un héritage culturel et identitaire aux adolescents et aux jeunes adultes. "Pourquoi on a conservé le football ? Parce que les enfants ont commencé au FC Bischwiller (FCB). Moi, j'étais même dirigeant là-bas quand certains y étaient. C'est vrai que le FCB ne pouvait pas accueillir tous les petits Turcs, le potentiel était trop élevé. Donc à Bischwiller, à l'Amicale, on a décidé de garder l'USTB pour transmettre quelque chose aux jeunes", nous a ainsi confié cet ancien dirigeant. Insérée au réseau DITIB⁹ importé de la ville de Cologne en Allemagne (*die Türkisch-Islamische Union*), c'est-à-dire de l'islam officiel turc, l'Amicale se servait en réalité du football afin d'attirer les jeunes garçons en perte de "repères" identitaires pour les encourager à ne pas renoncer à leur nationalité, leur religion et leur langue, les trois piliers de

l'identité turque (KASTORYANO, 1996). La pratique sportive était donc mise au service de l'islam et de la "turcité", dans une optique de préservation de valeurs et de coutumes, et de transmission entre les générations. Aussi, pendant 25 années, l'investissement des jeunes Turcs au sein des clubs de football locaux a-t-il suivi un schéma relativement classique : ils jouaient souvent en catégorie "jeunes" au FCB avant de rejoindre l'USTB à la fin de leur adolescence¹⁰.

Désormais inscrite comme une association sportive à part entière dans le registre du Tribunal d'instance d'Haguenau, l'USTB s'est très nettement éloignée de l'*Amicale des Travailleurs Turcs*, entre-temps devenue l'*association franco-turque* de Bischwiller¹¹. Ce changement, s'il est le résultat d'une scission générationnelle entre les membres immigrés et les adhérents turcs ou français "issus de l'immigration turque" nés, scolarisés et socialisés en France¹², provient très probablement aussi de différends politiques et religieux entre un ancien comité directeur composé de Sunnites et trois nouveaux dirigeants Alévites (dont le président et un assesseur). Par ailleurs, l'accession de l'équipe I à une division supérieure à trois reprises lors des cinq dernières années montre que l'USTB est entrée dans une nouvelle phase de son histoire (WEISS, 2010), comme en témoignent bien certains propos tenus par le président : "tu sais moi, quand je prends quelque chose en main, j'aime réussir. (...) maintenant, notre principal objectif, c'est de gagner tous les matchs que l'on joue (rires) ! C'est vraiment de gagner le plus souvent possible...". Cette polarisation sur la dimension compétitive de la pratique sportive est confirmée par le directeur adjoint de la Ligue d'Alsace de Football Association (LFA) :

(...) les dirigeants de l'USTB ont fait preuve d'ouverture, de compréhension de ce qu'attendait la Ligue, des règles auxquelles il fallait se plier, de l'aspect associatif, de ce que représentaient les contraintes associatives classiques. (...) avant c'était une gestion un peu plus approximative. Je pense qu'il y avait moins de prise en compte de... l'environnement sportif, aussi bien que des contraintes que pouvait exiger l'institution. Et, inversement, nous avons aussi pris en compte ces efforts là et la réussite sportive, la réussite éducative, l'esprit d'initiative (...).

III – De l’invisibilité à la visibilité: le poids des origines “ethniques ”

Dès le départ, si les Turcs s’orientaient plutôt vers l’USTB, c’est parce que les autres clubs et équipes sportives locales les tenaient à distance. On remarque ainsi que très peu d’immigrés ont joué dans les équipes d’adultes du club de football historique, le FCB. Selon Yasin : “ il y a très peu de joueurs d’origine turque qui ont joué au FCB. En trente années d’immigration turque, il y a eu trois ou quatre joueurs, parce qu’ils avaient un très bon niveau ”. Pour lui : “ l’intégration par le sport, quand on est bon, ça marche ! ”. Né en France en 1980, ce joueur de l’équipe I de l’USTB est ouvrier dans une entreprise de mécanique automobile. Lors d’un entretien, il nous dit : “ l’origine, ça joue énormément. Je veux dire qu’un Turc, il a plus de chance de venir chez nous. Dans l’autre club des Alsaciens, au FCB, on n’est pas toujours très bien accueilli. (...) Y’a eu des problèmes de racisme avec moi là-bas. Y’a des parents qui ne voulaient pas que leurs fils jouent avec moi. On devait avoir quoi, 14-15 ans ”. Il semble donc que le football soit un espace où se forme l’expérience du rejet et de la mise au banc, sur fond de critères ethniques. A cet égard, les exemples des quelques jeunes d’origine turque qui ont fait des essais au FCB sont particulièrement éclairants. Ainsi, tous les observateurs se souviennent du cas de Murat, l’un des premiers joueurs turcs à avoir été convoqués pour jouer dans l’équipe I du FCB : “ je me rappelle bien de son premier match. On a même dit : “tiens il y a un jeune turc qui joue enfin”. (...) Pour une fois il était pris dans l’équipe I, alors qu’il avait largement le niveau, il était très fort. Bischwiller mène 5-1 à la mi-temps je crois et il rentre à deux minutes de la fin quoi. Et après, dégoûté, il est allé à Marienthal, puis il a signé à l’USTB ”, nous a confié l’un de ses proches. Cantonné à une position “ subalterne ” tout au long de la saison, Murat a passé beaucoup plus de temps sur le banc des remplaçants que sur le terrain. Pour lui : “(...) c’est la goutte d’eau qui a fait déborder le vase ! ”. Dans l’” espace footballistique ” local, l’” étranger ”, c’est-à-dire le joueur d’origine turque, paraît donc tout à la fois proche et distant, inclus tout en étant exclu.

Il est “ un élément du groupe lui-même, un élément dont la position interne et l'appartenance impliquent tout à la fois l'extériorité et l'opposition” (SIMMEL, 1984 : 54).

Par ailleurs, les immigrés turcs ont globalement été exclus de la plupart des postes de pouvoir dans les associations locales. Par exemple, hormis l'USTB et le club d'arts martiaux, il n'y a aucune association sportive bischwilléroise qui est présidée par un Turc, ni même par un Français d'origine turque. Amèrement vécu par certains, ce constat d'une “ mise à l'écart ” est alors devenu l'une des principales raisons pour laquelle “ on s'engage ” dans *le* club de football véhiculant une identité stigmatisée. C'est ce que nous explique très bien le président de l'USTB : “ je savais qu'il y avait un potentiel, au niveau sportif en tout cas, et puis au FCB, sachant comment ils réagissaient à l'époque, donc par rapport aux étrangers en général et aux Turcs en particulier, ben je me suis dit : “putain, là il y a quelque chose à faire au club” ! ”. Cet engagement ne fut néanmoins possible que parce qu'il disposait d'atouts, de propriétés et de convictions utiles à l'action dans l'espace associatif, notamment ce qu'on pourrait appeler un “ capital militant ” (MATONTI & POUPEAU, 2004). Lié au “ capital scolaire ”, celui-ci est incorporé sous forme de techniques, de dispositions à agir et à intervenir en faveur d'une “ cause ”, et recouvre un ensemble de savoirs et de savoir-faire mobilisables au cours de l'activité associative : “ j'ai beaucoup travaillé dans le monde associatif, j'ai fait un DEFA quand même. Avec un DEFA... on peut gérer de très grosses structures. J'ai plein de collègues qui gèrent des centres socioculturels aujourd'hui. Donc si je suis capable de gérer un centre socioculturel, une petite association comme ici, avec... 150 fois moins de budget, c'est faisable quoi ”. Chez les membres du club, l'investissement sportif associatif prend donc la forme d'un “ militantisme identitaire ” qui vise à lutter activement contre les marginalisations et les stigmatisations par l'affirmation d'un mode turc d'” être ensemble ”.

IV – Des relations ambiguës avec la municipalité

En outre, la mise à distance prend encore plus de signification lorsque l'on s'intéresse aux relations entre l'USTB et la municipalité de Bischwiller, notamment par rapport à l'attribution des subventions¹³ et des infrastructures sportives. Alors que le club fut fondé en 1975, ce n'est qu'en 1983, que les responsables locaux ont décidé de mettre à sa disposition le terrain de la Niedermatt, non seulement excentré, puisque situé à l'extérieur de la ville, à proximité de la zone industrielle, mais aussi démuné de toutes installations électriques et sanitaires. Pour cet ancien joueur devenu dirigeant :

(...) sans club house, c'était la merde quand il y avait du sale temps. Des gens venaient avec des enfants, sous la pluie, on devait les abriter, mais ce n'était pas très hospitalier. Et quand une équipe venait de l'extérieur, ils se demandaient si c'était un campement de gitans (...). Il n'y avait pas de lumière, pas de vestiaires, même pas de douches. On se douchait à la maison après les matchs (...)

Eu égard à cette situation, on pourrait dire que les Turcs investis dans l'USTB étaient physiquement et symboliquement tenus à distance des biens sportifs les plus rares¹⁴, et ce, malgré une trajectoire sportive ascendante les plaçant en position d'outsiders dans l'espace footballistique local. Toutefois, depuis 2005, l'environnement matériel du club s'est nettement amélioré, puisque l'USTB occupe désormais le troisième terrain du Stade des Pins, avec ses deux vestiaires, ses douches, son club house de fortune et son local pour ranger les ballons et les chasubles. Né en France, ce joueur âgé de 27 ans est actuellement au chômage. Pour lui, cela ne fait aucun doute : “la ville est obligée de nous donner le terrain, on est la meilleure équipe de Bischwiller, et même des alentours. (...). Ils fournissent un bon terrain parce qu'on a augmenté notre niveau, sinon on serait encore sur le terrain pourri de la Niedermatt !”.

Aujourd'hui, nonobstant cette évolution, les adhérents estiment toujours que l'USTB reste reléguée au second plan, qu'il n'y a pas vraiment de municipalité derrière, notamment concernant les subventions et les aides financières. Par exemple, pour ce dirigeant bénévole âgé de 44 ans : “ malgré les bonnes relations de notre président, on n'a presque pas de

subventions de la ville. Ce sont les gens de la communauté, les artisans, les commerçants et les entrepreneurs qui nous aident. (...). Je veux dire que le budget, c'est quand même le FCB qui l'a !". Interrogé sur ce point, un joueur confirme la tendance : " on compte sur nous-mêmes et sur les entreprises turques, car ce sont elles qui nous aident le plus (...). Les gens de la mairie ne viennent jamais nous voir ". Ce désintérêt des responsables municipaux pour leur club est expliqué par nos interlocuteurs en termes de " discrimination ethnique ". Ainsi, ils sont totalement convaincus que les pouvoirs locaux ne les soutiennent pas, " parce qu'ils sont turcs et musulmans ". Selon le vice-président de l'USTB : " ce qui fait mal au cœur, c'est que la municipalité ne nous traite pas sur un plan d'égalité avec les deux autres clubs de la ville ".

Néanmoins, comme le signalent d'autres enquêtes (AKGÖNÜL, 2007), il faut aussi tenir compte de l'attitude des Turcs vis-à-vis de ces mêmes pouvoirs locaux. Certes, ces derniers semblent être en cause, mais, de leur côté, les Turcs se montrent peu enclins à considérer ces " instances de décision " comme premières interlocutrices dans leurs démarches. Il est ainsi significatif de constater que l'USTB a plus facilement choisi les autorités consulaires turques de Strasbourg que la municipalité de Bischwiller. Pour comprendre, au moins deux facteurs doivent être pris en considération : d'une part, avant le 9 octobre 1981¹⁵, les étrangers et les immigrés ne disposaient pas du droit de créer une association reconnue par la loi française ; d'autre part, les associations turques implantées en France représentent autant d'enjeux pour les courants politico-religieux du pays d'origine que ces derniers ont mis en œuvre plusieurs réseaux destinés à aider les structures fondées par les immigrés (PETEK, 2009).

Pour renflouer la caisse de leur club, les dirigeants de l'USTB se tournent souvent vers de petits entrepreneurs (souvent membres), des commerçants et des particuliers issus de la " communauté turque " de la ville¹⁶. " Ce sont des amis, des amis du président, les contacts qu'ils ont quoi. Par exemple, le Central Café nous a fait un ensemble de joggings, c'est un

pote du président et un pote à moi. (...). Il y a le döner aussi qui nous sponsorise, il appartient à un joueur de chez nous, donc on va de temps en temps manger là-bas quoi. Il y a la boucherie Mutlu aussi”. Mais si l’on fait régulièrement appel à la “petite bourgeoisie” économique turque locale, cela ne veut en rien dire que les raisons qui expliquent son investissement en temps et en argent dans le club sont exclusivement à situer du côté du “spirituel” et du “communautaire”. En effet, les relations fonctionnent surtout sur le modèle de l’“échange de dons” (BOURDIEU, 1994) par exemple,

si le café ou le döner nous sponsorisent, automatiquement, avant ou après les matchs et les entraînements, on va là-bas pour manger et boire un verre. On se donne rendez-vous là-bas quoi. C’est mieux de faire comme ça que de se faire sponsoriser par une personne et dire : “merci ciao” (...).

V – Des footballeurs turcs renvoyés à leur “étrangeté”

Enfin, les joueurs et les dirigeants de l’USTB se plaignent d’une certaine forme de “discrimination ethnique”, surtout lorsqu’ils affrontent des équipes de petits villages où les “minorités” sont sous-représentées. Véritable évènement sportif, le match de football est souvent une occasion d’alimenter les stéréotypes et les stigmatisations (Bromberger, 1995). Par exemple, pour ce joueur d’origine turque âgé de 30 ans : “Les politiques nous disent que la discrimination c’est terminé, mais ce n’est pas vrai quand on a un prénom turc ! (...) Sur le terrain, quand on joue contre des petits clubs du Nord de l’Alsace, je me suis souvent fait traiter de sale Turc”.

A l’occasion des rencontres, dans des situations “d’interaction” et de face à face, des joueurs Français de nationalité peuvent donc redevenir des “étrangers” et être désignés comme tels. Nos observations montrent sans ambiguïté que la forme de discrimination la plus répandue est celle de l’instrumentalisation du stigmaté fondée sur une idéologie “ethno-religieuse” des rapports sociaux. Autrement dit, le week-end, sur le terrain de football, il arrive que les joueurs “établis” (ou du moins ceux qui pensent l’être) s’adressent à leurs

adversaires “ outsiders ”, en mobilisant des stéréotypes et des insultes assez dégradantes, dont la teneur engendre une infériorisation de l’Autre suivant son appartenance tout à la fois ethnique et religieuse (“ Turc de merde ”, “ sale Turc ”, “ sale musulman ”). Généralement, ces propos visent à provoquer les joueurs de l’USTB, considérés comme particulièrement sensibles aux offenses à leur sens de l’honneur, dans la mesure où ils proviennent de sociétés dites “ méditerranéennes ” (BOURDIEU, 1972).

En 2006, lors d’un match à l’extérieur, en championnat départemental, un spectateur local nous dit : “ Avec les Turcs, c’est toujours pareil ! Je veux dire qu’ils ont le sang chaud. (...). Il suffit juste un peu de les provoquer, de les insulter et ils démarrent au quart de tour et foncent dans le tas... ”. On voit bien que les provocateurs misent sur une réaction agressive des joueurs désignés comme “ Turcs ”, ce qui obligera peut-être l’arbitre à les pénaliser et aura sans nul doute un impact sur l’issue de la rencontre. Les causes des expressions dévalorisantes sont donc également à rechercher derrière la “ logique du jeu ” : en football, la nature oppositive de la confrontation réclame toujours plus de discrédit de l’adversaire et peut engendrer des discriminations et des stigmatisations.

Aussi, en répondant aux incessantes provocations, les joueurs et dirigeants de l’USTB sont au cœur de bagarres et de conflits se déroulant sur le terrain et ses abords. Par le passé, ils ont d’ailleurs souvent été sanctionnés par la LAFA. Ainsi, selon Mehmet, un dirigeant âgé de 58 ans : “ Il y a toujours eu des problèmes ouais. Des bagarres, des insultes, des provocations de la part des spectateurs, etc. Tu n’as pas le temps de dire quelque chose. Tu cherches le ballon et voilà, c’est parti. Et après tu finis en commission de discipline à la Ligue ! ”. Il fut même un temps où les présidents de certains clubs alentours, notamment implantés en milieu rural, adressaient des courriers à la LAFA pour se plaindre de l’attitude des joueurs et dirigeants de l’USTB. Parmi les correspondances les plus éloquentes se trouve celle rédigée par le président de l’ASC Marienthal¹⁷ :

Notre délégué a assisté à une vraie corrida, avec un répertoire complet de coups de la part de l'US Turcs, avec en prime une agression caractérisée sur l'arbitre. Je me demande ce que viennent faire ces voyous dans le championnat du Bas-Rhin, à mettre en danger les arbitres et même les clubs chez eux. Je vous demande donc de prendre des sanctions exceptionnelles à leur égard, allant même jusqu'à l'exclusion définitive du championnat afin de donner un exemple.

En ce qui concerne cette violence des Turcs sur et aux abords des stades, il convient premièrement de nuancer la portée de ces descriptions. Cette violence est quelque peu exagérée par les effets de rhétorique du discours. Accentuée aussi par un clivage qui traverse la vision et la pratique du football. Puisant sans nul doute ses représentations du sport dans le modèle " éducatif et citoyen " de type coubertinien, ce président s'indigne de ce qui apparaît être une malencontreuse " déviance " à l'esprit sportif. D'autre part, il convient de prendre du champ en resituant cette violence dans les conditions sociales d'origine des Turcs. En effet, provenant massivement des régions rurales les plus pauvres d'Anatolie centrale, dont N. Elias (1991) dirait qu'elles sont à un stade moins avancé dans le " processus de civilisation ", la " première génération " n'avait pas totalement intériorisé les règles selon lesquelles il faut limiter ses pulsions, son excitation et ses montées de violence ; elle n'avait pas complètement assimilé l'" autocontrainte " (ELIAS & DUNNING, 1994). Partant, le recours à la force et à la violence était considéré comme tout à fait légitime, particulièrement en cas de vengeance, lorsque l'honneur ou celui de la " communauté " était blessé.

Enfin, les joueurs et les dirigeants de l'USTB déplorent le fait qu'ils sont désavantagés par les arbitres et les instances du football, qui prononcent des sanctions plus sévères à leur encontre, ce qu'ils mettent à l'actif de la " discrimination ethnique ". Ainsi, pour ce joueur né en France en 1983 : " ils ne mettent pas les initiales USTB, ils mettent les Turcs de Bischwiller quoi. Et bon, ça, ça nous déstabilise. Un arbitre, il voit les Turcs de Bischwiller et, automatiquement, il réagit autrement. (...). L'année dernière il y a eu beaucoup d'injustices au niveau de l'arbitrage ! ". Du côté du président, le constat est clair :

des bagarres comme dans d'autres clubs, entre joueurs, entre dirigeants, par rapport à l'arbitrage, mais comme il peut se passer ailleurs. Mais à partir du moment où vous

avez cette étiquette communautaire, ça prend tout de suite une ampleur extraordinaire. (...) La dernière commission que moi j'ai faite, c'était un joueur qui a pris cinq ans. Et j'ai vérifié l'historique, pour les mêmes faits, le maximum de sanction que j'ai vu, c'était deux ans. (...) J'étais présent sur ce match, et je ne cautionne pas du tout ça, mais il faut une justice quelque part !

Dès lors qu'ils commettent une infraction au règlement sportif, tout se passe comme si les footballeurs d'origine turque dérogeaient à l'une des règles les plus fondamentales de leur statut d'"immigré", à savoir l'irréprochabilité des comportements comme contrepartie d'une hospitalité "autochtone". Placé au centre de la critique, le corps arbitral obtient évidemment le soutien de son institution d'attache, la LAFA, qui, en tant que "majoritaire", stigmatise ces interprétations comme des marques d'exagération, d'hypersensibilité ou de paranoïa. "Je n'y crois plus à ça ! Je ne dis pas que ça n'existe pas, mais ça s'équilibre largement. A l'inverse, quand t'as des arbitres qui se font dessus au quartier, les joueurs en face ils ne jouent pas non plus parce qu'autour t'as 300 mecs près à monter sur le terrain et que parfois tu vois c'est super chaud et tout, que les joueurs ne jouent pas sur leur valeur, l'arbitre il ne siffle pas de la même manière, ils en bénéficient aussi, mais ça ils ne l'admettront jamais", nous a par exemple confié le directeur adjoint de la Ligue.

En se comportant comme des "stigmatisés", les membres du club renforcent, certes, leur cohésion interne, mais participent, dans le même temps, à la logique de domination. Lors des séances hebdomadaires d'entraînement, on observe par exemple que l'encadrement sportif et technique de l'USTB insiste régulièrement, en compagnie des pratiquants, sur la nécessité qui s'impose à eux d'avoir un comportement "irréprochable" sur le terrain, en raison de cette "faute première que serait l'immigration" (SAYAD, 1999 : 401). Selon cet entraîneur : "On se doit de rester calme sur le terrain et de ne pas répondre aux provocations, car nous sommes Turcs et nous vivons en France". Cette remarque dévoile une intériorisation complète des catégories de pensée de la domination par ceux qui la subissent. En ce sens, nous pouvons dire qu'il y a sans doute "violence symbolique" (BOURDIEU, 1998).

Conclusion

Alors qu'au sein du champ politico-médiatique, le football est régulièrement présenté comme un moyen de lutter contre toutes les formes de stigmatisation¹⁸, notre enquête semble montrer que ce sport apparaît, en réalité, comme l'un des espaces de notre société dans lequel peut se former l'expérience de la discrimination et de la marginalisation, notamment pour les populations issues de l'immigration turque. Pour ces dernières, le moins que l'on puisse dire, c'est que cette expérience subjective a des effets sociaux bien réels, dans la mesure où elle fait sens pour les acteurs. Ainsi, renvoyés à leur "étrangeté", aussi bien au cours des interactions sportives que dans leurs relations avec les pouvoirs municipaux et sportifs, les footballeurs "originaires de Turquie" de l'USTB s'identifient fortement au groupe des "stigmatisés". Le sentiment d'exclusion se reversant à l'actif du "charisme collectif" (ELIAS & SCOTSON, 1997) des membres de l'association, il se dégage un "esprit club" (WASER, 1995) faisant largement référence à leur pays d'origine.

L'analyse des discours des acteurs de l'USTB révèle finalement que leur appartenance ethnique a d'autant plus de chances d'être revendiquée qu'elle est reconnue en tant que telle et stigmatisée par des membres de la société d'installation. C'est donc dans ce jeu permanent entre "établis" et "outsiders" (jeu dans lequel entrent des processus de discrimination et de marginalisation) que se construisent, se définissent et se redéfinissent les frontières ethniques et culturelles des groupements sportifs issus de la migration turque :

" Quand tu te retrouves dans une équipe turque, tu vois quand même le regard des gens par rapport à ta communauté. Tu te retrouves dans des villages, tu vois comment les gens te voient vraiment. Ce n'est pas évident à comprendre ! Par rapport à ça, ça nous rend beaucoup plus solidaire ! "

Bibliographie

- AKGÖNÜL, Samim. 2007. "Solidarités et rivalités : les associations culturelles turques en Alsace-Moselle". In : A. Y. Guillou, S. de Tapia et P. M. Wadbled (orgs), *Migrations turques dans un monde globalisé. Le poids du local*. Rennes : PUR : 39-56.
- BASRI ELMAS, Hasan. 1998. "Exode rural et migration des Turcs et des Kurdes vers l'Europe". *Hommes & Migrations*, 1212 : 5-13.
- BEAUD, Stéphane. 1996. "L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'«entretien ethnographique»". *Politix*, 9(35) : 226-257.
- BOURDIEU, Pierre. 1972. *Esquisse d'une théorie de la pratique*. Genève : Editions Droz.
- BOURDIEU, Pierre. 1994. *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*. Paris : Editions du Seuil.
- BOURDIEU, Pierre. 1998. *La Domination masculine*. Paris : Editions du Seuil.
- BROMBERGER, Christian. 1995. *Le match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*. Paris : MSH.
- ELIAS, Norbert. 1991. *La société des individus*. Paris : Fayard.
- ELIAS, Norbert ; DUNNING, Eric. 1994. *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*. Paris : Fayard.
- ELIAS, Norbert ; SCOTSON, John. 1997. *Logiques de l'exclusion*. Paris : Fayard.
- ELIAS, Norbert. 2003. "Le repli des sociologues dans le présent". *Genèses*, 52 : 133-151.
- GASPARINI, William ; WEISS, Pierre. 2008. "La construction du regroupement sportif «communautaire» : l'exemple des clubs de football turcs en France et en Allemagne". *Sociétés Contemporaines*, 69 : 73-99.
- GASTAUT, Yvan (org). 2003. "Sport et immigration : parcours individuels, histoires collectives". *Migrance*, 22 : 1-118.

- GASTAUT, Yvan. 2008. *Le métissage par le foot : l'intégration, mais jusqu'où ?*. Paris : Editions Autrement.
- GOFFMAN, Erving. 1975. *Stigmate : les usages sociaux des handicaps*. Paris : Editions de Minuit.
- GUILLOU, Yvonne ; TAPIA, Stéphane de ; WADBLED, Martine (orgs). 2007. *Migrations turques dans un monde globalisé. Le poids du local*. Rennes : PUR.
- INSEE. 2005. *Les immigrés en France*. Paris : INSEE.
- KASTORYANO, Riva. 1996. *La France, l'Allemagne et leurs immigrés : négocier l'identité*. Paris : Masson & Armand Colin.
- KLEIN, Marie-Luise ; KOTHY, Jürgen (orgs). 1998. *Ethnisch-kulturelle Konflikte im Sport*. Ahrensburg : Czwalina.
- LE BRETON, David. 2004. *L'interactionnisme symbolique*. Paris : PUF.
- LES SAISONS D'ALSACE. 2005. "Les Turcs et Nous". *Revue trimestrielle*, 26 : 38-39.
- MATONTI, Frédérique ; POUPEAU, Franck. 2004. "Le capital militant. Essai de définition". *Actes de la recherche en sciences sociales*, 155 : 5-11.
- NECKEL, Sighard ; SOEFFNER, Hans-Georg (orgs). 2008. *Mittendrin im Abseits. Ethnische Gruppenbeziehungen im lokalen Kontext*. Wiesbaden : VS Verlag.
- PETEK, Gaye. 2009. "Le mouvement associatif turc en France". *Hommes & Migrations*, 1280 : 22-33.
- PETEK-ŞALOM, Gaye. 1998. "L'organisation communautaire, du commerce aux associations". *Hommes & Migrations*, 1212 : 88-101.
- REA, Andrea ; TRIPIER, Maryse. 2003. *Sociologie de l'immigration*. Paris : La Découverte.
- SAYAD, Abdelmalek. 1999. *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*. Paris : Editions du Seuil.

SCHNAPPER, Dominique. 2005. *La compréhension sociologique. Démarche de l'analyse typologique*. Paris : PUF.

SELIMANOVSKI, Marie-Catherine. 1992. "Trajets migratoires de l'Anatolie à l'Alsace". *Hommes & Migrations*, 1153 : 13-18.

SIMMEL, Georg. 1984. "Digressions sur l'étranger". In : Y. Grafmeyer et I. Joseph (orgs), *L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*. Paris : Editions Aubier : 53-59.

TAÏEB, Eric. 1998. *Immigrés : l'effet générations. Rejet, assimilation, intégration d'hier à aujourd'hui*. Paris : Editions de l'Atelier – Editions Ouvrières.

VIEILLE-MARCHISET, Gilles ; COIGNET, Benjamin. 2010. "Discriminations vécues et ancrage territorial dans les quartiers prioritaires en France. Le cas des clubs de football". *Hommes & Migrations*, 1285 : 134-146.

WASER, Anne-Marie. 1995. *Sociologie du tennis : genèse d'une crise 1960-1990*. Paris : L'Harmattan.

WEISS, Pierre. 2010. "Au cœur de la vie associative des Turcs de Bischwiller". In : C. Boli, Y. Gastaut et F. Grognet (orgs), *Allez la France ! Football et immigration*. Paris : Gallimard : 58-59.

¹ Dans cette étude, sont considérés comme « originaires de Turquie » les immigrés Turcs (nés en Turquie) et les populations françaises « issues de l'immigration turque » (nées dans le pays d'installation). Les désignations et les catégorisations impliquent toujours une conception de la réalité sociale. Ainsi, le qualificatif de populations « originaires de Turquie » a l'inconvénient de désigner des populations autochtones à partir de l'immigration de leurs parents ou grands-parents. Reste que l'expérience de ces derniers continue à influencer le destin social de celles et ceux qui sont nés et installés en France (Rea & Tripier, 2003).

² Poursuivant avant tout l'objectif de donner la parole à ceux qui, pris dans des rapports sociaux de domination symbolique, sont généralement « parlés plus qu'ils ne parlent », nous avons logiquement fait le choix d'accorder une place prépondérante aux propos et aux verbalisations des acteurs du club afin de comprendre au mieux leurs rationalités subjectives.

³ Le club étudié – l'*Union Sportive Turque de Bischwiller* – porte un nom faisant explicitement référence à la Turquie. Par ailleurs, 89 % des membres du comité directeur sont originaires d'Anatolie.

⁴ A Bischwiller, les Turcs représentent 72 % de l'ensemble des étrangers et 13,3 % de la population totale (Les Saisons d'Alsace, 2005). A titre de comparaison, sur le plan national, seuls 4 % des immigrés sont originaires de Turquie (INSEE, 2005).

⁵ Dans l'association en question, plus de 85 % des adhérents sont issus de l'immigration turque.

⁶ Nous partageons avec N. Elias (2003) l'idée selon laquelle le sociologue devrait se garder de « se replier dans le présent » (p. 135) pour, à l'inverse, en recherchant le dialogue avec les historiens, s'intéresser aux processus sociaux qui s'inscrivent dans la durée.

⁷ Depuis une vingtaine d'années, beaucoup d'usines et d'entreprises ayant fermé, atteintes par la délocalisation et la récession, des ouvriers et des employés alsaciens à la retraite ou leurs héritiers ont cherché à vendre leurs maisons, souvent délabrées. Des Turcs les ont achetées, en pratiquant des prix supérieurs de 10 à 15 % aux prix du marché immobilier. Ils rénovent les maisons, puis les scindent en appartements d'une ou de deux pièces qu'ils louent à leurs compatriotes. Aujourd'hui, les maisons rénovées à plusieurs sonnettes se multiplient dans la rue de la Pomme-d'Or, la rue des Rames, la rue des Ecoles et la rue de la Gare.

⁸ Le premier comité directeur était composé de neuf membres, âgés de 26 à 34 ans, tous de nationalité turque et ouvriers dans des entreprises locales.

⁹ Le DITIB est l'émanation européenne de l'Administration des Affaires religieuses créée en 1984 dans le but d'encadrer les Turcs expatriés et de réguler leur pratique religieuse hors de la Turquie. Travaillant directement avec les consulats, il défend une vision laïque de la religion, calquée sur les idées sécularistes occidentales.

¹⁰ Jusqu'il y a peu, l'état de l'offre sportive à l'USTB renforçait le processus. En effet, ce club ne disposait pas d'équipes engagées dans des championnats de « jeunes » (débutants, poussins, benjamins, 13 ans et 15 ans), aux grands regrets de certains dirigeants de la Ligue qui y voyaient notamment un manque à gagner au niveau des formations fédérales pour les éducateurs.

¹¹ Cependant, plusieurs adhérents du club de football sont toujours membres de l'association franco-turque et participent, de fait, à différentes activités (prières, soirées folkloriques, repas, etc.). Par exemple, certains joueurs et dirigeants de l'USTB se retrouvent régulièrement à la mosquée le vendredi en début d'après-midi pour prier, échanger, discuter entre hommes et aller aux nouvelles de la famille notamment.

¹² Globalement, les sociologues observent que les jeunes d'origine étrangère, à la fois nés, scolarisés et socialisés dans le pays d'installation de leurs parents ou grands-parents, ont une « sociabilité communautaire » qui diminue nettement par rapport à celle de leurs aînés (Taïeb, 1998).

¹³ Il faut rappeler qu'en France, les collectivités territoriales (régions, départements, communes et établissements publics de coopération intercommunale) n'ont, au regard de leurs compétences, aucune obligation en matière de financement des associations sportives.

¹⁴ A contrario, le FCB, club historique fondé en 1904, bénéficie des installations sportives modernes du stade des Pins, comprenant entre autres trois terrains de football engazonnés, une piste d'athlétisme synthétique, quatre vestiaires pourvus de douches, des tribunes couvertes et un club house.

¹⁵ A cette date, l'Assemblée nationale et le Sénat ont adopté la loi n° 81-909 relative au contrat d'association en ce qui concerne les associations dirigées en droit ou en fait par des étrangers.

¹⁶ Parmi les sponsors, on retrouve notamment *Le Bosphore*, *Le Palmier d'Antalya*, *La Cappadoce* et *L'Orient Express*, autant de noms et de symboles qui rappellent que toute la « petite Turquie » locale soutient le club.

¹⁷ Située à environ cinq kilomètres de Bischwiller, la commune de Marienthal compte moins de 2 000 habitants.

¹⁸ L'équipementier Airness revendique la lutte contre le racisme et les discriminations à travers le slogan : « Le sport a le pouvoir de briser les barrières raciales, il permet de vaincre la discrimination, il permet de vaincre les préjugés ».